

confession catholique, il y a deux termes. un coupable qui s'accuse de sa faute en implorant et pour obtenir son pardon; un juge qui accorde ou refuse le pardon demandé. Le pardon ne s'y confond pas avec le repentir; il en est distinct; c'est une grâce, c'est-à-dire un acte de la liberté de Dieu, et de la liberté du représentant de Dieu. *Tout ce que vous aimez et déliez sur la terre sera lié et délié dans le ciel. Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez*: voilà l'origine de la confession catholique. C'est l'exercice d'une autorité. Ne dit-on pas : le tribunal de la pénitence?

Tout en plaçant la perfection morale dans l'ascétisme, le renoncement, le célibat, le bouddhisme n'a pas méconnu les devoirs de la piété filiale. Le Bouddha s'adresse ainsi aux religieux qui l'écourent à Djéavana : « Brahma, ô religieux ! est avec les familles dans lesquelles le père et la mère sont parfaitement honorés, parfaitement vénérés, parfaitement servis. Pourquoi cela ? C'est que, d'après la Loi, un père et une mère sont pour un fils de famille Brahma lui-même. » Ailleurs, il est écrit que « quand même un enfant prendrait son père sur une épaule et sa mère sur l'autre, et les porterait ainsi pendant cent ans, il ferait moins pour eux qu'ils n'ont fait pour lui. » Comment le fils peut-il reconnaître dignement les bienfaits de ses parents ? C'est en les établissant dans la perfection de la foi, s'ils ne l'ont pas; en leur donnant la perfection de la pureté, s'ils ont de mauvaises mœurs; celle de la libéralité, s'ils sont avares; celle de la science, s'ils sont ignorants.

Nous venons d'exposer les préceptes de la morale bouddhique. Deux légendes intéressantes que nous empruntons à l'ouvrage de M. Barthélémy Saint-Hilaire : le *Bouddha et sa religion*, montrent cette morale en action et permettent d'en bien saisir l'esprit.

Kounala, fils du roi Açoka, est à Takshasila, où son père l'a envoyé pour gouverner cette partie de ses Etats, et où il s'est fait adorer de tous ses sujets, quand un ordre royal arrive, qui prescrit de lui arracher les deux yeux. Cet ordre cruel est envoyé par la reine Rishya-Rakshita, une des femmes d'Açoka, qui abuse du sceau de l'Etat pour tirer vengeance des dédains du jeune prince pour les avances criminelles qu'elle lui a faites. Les habitants de Takshasila ne veulent pas exécuter eux-mêmes cet ordre, qui leur semble inique. On s'adresse vainement à des tchandalas, qui répondent : « Nous n'avons pas le courage d'être ses bourreaux. » Le jeune prince se soumet à son triste sort; et quand il s'est présenté enfin un homme lépreux et difforme qui se charge d'accomplir ce que tout le monde suppose la volonté du roi, Kounala, se rappelant les leçons de ses maîtres les Shavarias, se dit : « C'est parce qu'ils prévoyaient ce malheur que les sages qui connaissent la vérité me disaient naguère : « Vois, ce monde tout entier est périssable; personne n'y reste dans une situation permanente. » Qui, ce furent pour moi des amis vertueux, recherchant mon avantage et voulant mon bonheur, que ces sages magnanimes, exempts de passion, qui m'ont enseigné cette Loi. Quand je considère la fragilité de toutes choses, et que je réfléchis aux conseils de mes maîtres, je ne tremble plus à l'idée de ce supplice; car je sais que mes yeux sont quelque chose de périssable. Qu'on me les arrache donc, puis-je ainsi le veut le roi. J'ai retiré de mes yeux ce qu'ils pouvaient me donner de meilleur, puisque j'ai vu, grâce à eux, que les objets sont tous périssables ici-bas. » Puis, s'adressant à l'homme qui s'était offert pour bourreau : « Allons, dit-il, arrache d'abord un œil et mets-le dans la main. » L'homme remplit cet odieux office, malgré les lamentations et les cris de la foule; et le prince, prenant son œil, qui est dans sa main : « Pourquoi ne vois-tu plus les formes, dit-il, comme tu faisais tout à l'heure, vil globe de chair ? Combien ils s'abusent, et qu'ils sont à plaindre, les insensés qui s'attachent à toi, en disant : C'est moi ! » Le second œil est arraché comme le premier. En ce moment Kounala, « qui venait de perdre les yeux de la chair, mais en qui ceux de la science s'étaient purifiés, » prononça ces paroles : « L'œil de la chair vient de m'être arraché, mais j'ai acquis les yeux parfaits et irréprochables de la sagesse. Si je suis délaissé par le roi, je deviens le fils du roi magnanime de la Loi, dont je suis nommé l'enfant. Si je suis déchu de la grandeur suprême, qui entraîne à sa suite tant de chagrins et de douleurs, j'ai acquis la souveraineté de la Loi qui détruit la douleur et le chagrin. » La magnanimité de Kounala n'est pas moins grande que sa résignation. Quand, bientôt après, il apprend qu'il est victime des intrigues de Rishya-Rakshita, il s'écrie : « Ah ! puisse-t-elle conserver le bonheur, la vie et la puissance, la reine Rishya-Rakshita, pour avoir employé ce moyen, qui m'assure un si grand avantage ! » Lorsque, plus tard, le roi connaît ce qui s'est passé, et dans sa juste fureur veut faire périr la reine, coupable de tant de maux, Kounala intercède pour elle et ne rejette que sur lui seul le malheur qui l'a frappé, et qu'il avait mérité sans doute par quelque faute commise dans une existence antérieure.

Passons à la seconde légende.

Il y avait à Mathoura une courtisane célèbre par ses charmes, nommée Vasavadatta.

Un jour que sa servante revenait d'acheter des parfums chez un jeune marchand appelé Oupagoutpa, elle lui dit : « Ma chère, il paraît que ce jeune homme te plaît beaucoup, puisque tu achètes toujours chez lui. — Fille de mon maître, répondit la servante, Oupagoutpa, le fils du marchand, qui est doué de beauté, de talent et de douceur, passe sa vie à observer la Loi. » Ces paroles éveillèrent dans Vasavadatta de la passion pour Oupagoutpa, et, quelques jours après, elle lui envoya sa servante pour lui dire : « Mon intention est d'aller te trouver; je veux me livrer à l'amour avec toi. » La servante s'acquitta de la commission; mais le jeune homme la chargea de répondre à sa maîtresse : « Ma sœur, il n'est pas temps pour toi de me voir. » La courtisane s'imagina qu'Oupagoutpa la refusait parce qu'il ne pouvait pas donner le prix qu'elle fixait d'ordinaire à ses faveurs. Elle lui envoya donc la servante pour lui dire : « Je ne demande pas au fils de mon maître un seul kurshapana; je veux seulement me livrer à l'amour avec lui. » Mais Oupagoutpa lui fit répondre encore : « Ma sœur, il n'est pas temps pour toi de me voir. » A quelque temps de là, Vasavadatta, pour se vendre à un riche marchand qui la convoitait, assassina un de ses amants, dont elle craignait la jalousie. Le crime ayant été découvert, le roi de Mathoura donna l'ordre qu'on coupât les mains, les pieds, les oreilles et le nez à la courtisane, et qu'on l'abandonnât ainsi mutilée dans le cimetière. Apprenant que ce supplice venait d'être infligé à Vasavadatta, Oupagoutpa se dit : « Quand son corps était couvert de belles parures et de riches ornements, le mieux était de ne pas le voir, pour ceux qui aspirent à l'affranchissement et qui veulent échapper à la loi de la renaissance. Mais aujourd'hui que, mutilée par le glaive, elle a perdu son orgueil, son amour et sa joie, il est temps de la voir. » Alors Oupagoutpa se rend au cimetière avec une démarche recueillie. Vasavadatta le voyant debout devant elle lui dit : « Fils de mon maître, quand mon corps était doux comme la fleur du lotus, qu'il était orné de parure et de vêtements précieux, qu'il avait tout ce qui peut attirer les regards, j'ai été assez malheureuse pour ne point te voir. Aujourd'hui, pourquoi viens-tu en ce lieu contempler un corps dont on ne peut supporter la vue, qu'on abandonné les jeux, le plaisir, la joie et la beauté, qui n'inspire que l'épouvante, et qui est souillé de sang et de boue ? — Ma sœur, lui répond Oupagoutpa, je ne suis pas venu naguère auprès de toi, attiré par l'amour du plaisir; mais je viens aujourd'hui pour connaître la véritable nature des misérables objets des jouissances de l'homme. » Puis il console Vasavadatta par l'enseignement de la Loi; et ses discours, portant le calme dans l'âme de l'infortunée, elle meurt en faisant un acte de foi au Bouddha.

On connaît maintenant la morale bouddhique. Oupagoutpa, Kounala, voilà les types qu'elle offre à notre admiration. Doit-on voir en ces types des fictions ou des produits réels et historiques du bouddhisme ? La question est de peu d'importance. Il suffit qu'ils représentent la conception bouddhique de la vertu, de la sainteté, de l'héroïsme; qu'ils représentent l'homme selon le cœur du bouddhisme. C'est la nature de cette vertu, de cette sainteté, de cet héroïsme, qu'il convient d'examiner.

Examen comparatif de la morale bouddhique et de la morale chrétienne. Entre la morale bouddhique et la morale chrétienne, réduite à ses éléments propres, il y a, comme on a pu le voir, des analogies frappantes. Ces analogies portent sur les points suivants : les vertus bouddhiques et les vertus chrétiennes sont exclusivement privées; j'allais dire féminines; le bouddhisme et le christianisme ignorent les vertus viriles, les vertus militaires, politiques, sociales; ils ont fait des saints; ils n'ont jamais fait de citoyens; ils ont arraché l'homme à l'esprit de famille, à l'esprit de caste et à l'esprit de patrie, en lui parlant de son salut individuel et ultravital et du salut universel; ils ont répandu dans le monde, et pour ainsi dire vulgarisé, la sainteté et la charité, aux dépens du courage militaire et de l'énergie civique; ainsi ont-ils pu prêcher à l'homme et à la femme le même idéal de vie et la même méthode de salut, et proclamer l'égalité morale et religieuse des deux sexes, par cette raison impossible à méconnaître, qu'ils ont tendu à supprimer le rôle social de la force en supprimant l'action, et à dépouiller l'homme de sa virilité; enfin, uniquement préoccupés d'une perfection chimérique, ils ont plané dans un vol sublime, interrompu souvent par de lourdes et honteuses chutes, au-dessus du droit et de la justice, et n'ont rien donné à l'humanité sous ce rapport. On explique ces analogies par la similitude des milieux et des circonstances dans lesquels le bouddhisme et le christianisme ont paru. Les deux religions, les deux morales, sont nées du désespoir, au sein de sociétés abâtardies, abaissées, courbées sous un joug qu'il paraissait impossible de secouer. Dans un tel état social, qui était celui de l'Inde brahmanique à l'époque de Çakya-mouni et du monde gréco-romain à l'époque de Jésus, la réaction de la conscience contre l'injustice régnante et invincible ne pouvait prendre d'autre forme que celle de l'amour et

du sacrifice. « Il semble, au premier abord, dit M. Ch. Renouvier, que la réaction de l'énergie morale dans les sociétés livrées à la force et au mensonge, parvenues au dernier degré de l'abaissement, devrait se produire par un retour à la justice et à la liberté; mais il n'en est rien : sous la pression de pouvoirs si bien établis qu'ils font corps avec l'apparente nécessité des choses, et si indestructibles que les mêmes passions qui les renversent quelquefois les relèvent aussitôt, les hommes ont désespéré de la justice et ne retrouvent la liberté que dans les profondeurs de la conscience isolée du monde. C'est alors par le cœur, et non par la raison, que la moralité renaît. Elle renaît de ses cendres, et la loi qui la ramène est celle qui lie les extrêmes dans la passion humaine et les fait sortir l'un de l'autre, au grand étonnement des observateurs superficiels. On voit la force gouverner les événements : on se voue à la passivité. On voit la vie emportée sur les hauteurs sociales par une activité sans frein et qui ne produit rien de durable, usée dans les bas-fonds par les misérables soucis de l'existence à soutenir : on embrasse la vie contemplative. On plaint la triste multitude empressée à la recherche de plaisirs qui se fondent en amertume : on renonce au plaisir, on renonce à la sensation même et au sentiment de soi, s'il était possible. On se dit : tout est mensonge, et l'injustice régnante; je renoncerais à la parole comme à l'acte, et j'ignorerais l'injustice, et j'ignorerais jusqu'à la justice. Enfin, le souverain principe du mal étant évidemment de se faire centre de tout, et de sacrifier, autant qu'on le peut, tous les autres à soi, le souverain principe du bien sera de se perdre dans le tout et de se sacrifier soi-même. Le don de soi, le sacrifice de soi paraît alors le dernier mot de la moralité. »

M. Taine, en un brillant et éloquent tableau, nous fait assister à cette réaction de l'amour contre les abus de la force, qui s'est produite deux fois, dans l'Inde et dans l'Occident, à cinq siècles de distance, et qui nous a donné le bouddhisme et le christianisme. « Dans la société brahmanique, dit-il, le despotisme est partout; de toutes parts, l'action est barrée et la volonté brisée. Dans l'énervement général, les royautés militaires se sont changées en tyrannies arbitraires, et les supplices, les exactions, les dévastations, toutes les misères des gouvernements orientaux ont commencé. Les barrières des castes sont infranchissables, et chacun est lié à son état comme par une chaîne de fer. Bien plus, tous les moments et toutes les parties de la vie sont réglés, et il n'y a plus dans l'homme un seul mouvement qui soit libre. La tyrannie ecclésiastique, bien plus étroite que la tyrannie laïque, n'a rien laissé chez lui qu'elle n'ait lié et garrotté... Rien de plus approprié que le bouddhisme à l'état des âmes sous cette double tyrannie. Ce qu'il y a de plus voisin de l'abattement profond, c'est le renoncement à soi-même. L'indignation, les convoitises, tous les âpres desirs, militants ou absorbants, se sont affaiblis; on peut marcher sur l'homme sans le mettre en colère; il ne songe plus à se relever; à force d'être tombé, il trouve naturel d'être à terre; quand on lui parle de lui, il lui semble que c'est d'un étranger; il ne tient plus à lui-même; les objets beaux et brillants le laissent indifférent; sa sensibilité est usée; il est tout prêt à recevoir le précepte de l'abnégation infinie... Arrivé à cet état, l'homme semble déaturé, pareil à une pierre, capable de tout souffrir, mais incapable de rien aimer. C'est justement dans ce renoncement parfait que la charité trouve sa racine; car la délivrance à laquelle aspire Çakya-mouni n'est pas seulement la sienne, c'est encore celle de toute créature... Dans son idée de la souffrance, il y a l'idée de la souffrance des autres; au fond de sa tristesse, il y a la compassion. La voilà, la parole unique, la bonne nouvelle qui relèvera et consolera tant de misérables; c'est elle qu'attendaient tous ces cœurs défaillants ou désespérés. Au fond de l'extrême douleur et dans l'abîme sans issue, quand l'énergie et l'appétit des passions viriles ont été brisées, quand l'âme délicate et l'organisation nerveuse, à force de froissements, sont tombées dans la résignation et ont renoncé à la résistance; quand les larmes à force de couler sont taries, quand un faible et triste sourire erre languissamment sur les lèvres pâlies; lorsque, à force de souffrir, l'homme a cessé de penser à sa souffrance, quand il se détend et se déprend de lui-même, alors souvent, comme un murmure, s'élève dans son cœur une petite voix douce et touchante; et ses bras, qui n'ont plus de vigueur pour combattre, retrouvent un dernier reste de force pour se tendre vers les malheureux qui pleurent à côté de lui... »

Cinq siècles plus tard, parmi les frères occidentaux des conquérants de l'Inde, parut, après une élaboration presque semblable, une rénovation presque semblable, et de tous les événements de l'histoire, cette concordance est le plus grand... Pendant quinze cents ans, les mœurs et la morale virile avaient régné sur les bords de la Méditerranée comme dans la péninsule de l'Indousthan. L'homme fort et armé avait conquis la terre, défriché le sol, établi des cités, détruit ou asservi les races inférieures, construit des épopées, des mythes, des sciences, des morales, des philosophies, et s'était contemplé orgueilleusement lui-même dans la légende de ses héros et de ses dieux.

Il avait conçu comme le bien suprême le développement de ses facultés et l'accroissement de sa puissance. Si le brahmane avait voulu devenir un dieu dans le ciel, le Grec et le Romain avaient voulu devenir des dieux sur la terre, et leur œuvre, comme la sienne, s'était dé faite par l'exagération du sentiment qui la faisait. Le noble athlète grec était devenu un dilettante et un sophiste, et les belles cités, heurtées les unes contre les autres, s'étaient affaiblies jusqu'à tomber sous la main des barbares qui les entouraient. L'énergique citoyen romain était devenu le soldat, puis le sujet de ses capitaines, et le grand empire qu'il avait étendu sur tant de peuples s'était changé en une machine d'oppression régulière dans laquelle, avec les autres, il demeurait pris. La servitude, après avoir usé les races inférieures, usait les races nobles, et la force, intronisée avec la monarchie militaire, se dressait au milieu de toutes ces vies captives, comme une muraille d'airain contre laquelle nul effort ne prévalait. On ne pouvait plus dire à l'homme d'agir et d'être fort, de se défendre et d'oser, de repousser violemment la violence. Il était dans le piège, et l'ancien héroïsme des races militantes et fières n'avait plus d'emploi... Il fallait toucher un nouveau ressort d'action, le même que dans l'Inde, et, de même que dans l'Inde, la morale fit volte-face. « On te frappe : ne rends pas, selon la loi antique, blessure pour blessure. Cette loi, qui depuis quinze cents ans gouverne les hommes, n'a fait d'eux que des combattants, des vainqueurs et des vaincus. Ce n'est pas assez de renoncer à la colère et à la vengeance, de mépriser l'injure et de subir froidement l'injustice. Tends les bras tendrement vers celui qui t'a frappé. Tends l'autre joue, laisse-le prendre ton bien, donne-lui ce qu'il n'a pas pris encore; aime-le, c'est ton frère; par-dessus les royaumes visibles, il y a le royaume de Dieu, c'est idéal où il n'y a qu'abnégation et tendresse, où tous n'ont qu'un cœur, celui du père commun qui vous aime et vous unit. » Voilà le grand sentiment qui, dans notre continent, a renouvelé la volonté humaine. Il est plus borné, il ne s'étend pas aux animaux, comme dans l'Inde; il est moins métaphysique et ne s'appuie pas sur l'idée du néant universel, comme dans l'Inde; mais il est plus mesuré et plus sain que dans l'Inde; il laisse une plus grande part à l'action et à l'espérance, il ne conduit pas au quietisme inerte, à la résignation morne; il convient à des esprits plus pratiques, à des âmes moins malades, à des imaginations plus sobres. Il est européen et non asiatique. »

Nous avons signalé les analogies qui existent entre la morale bouddhique et la morale chrétienne, et, donnant la parole à MM. Renouvier et Taine, montré comment, selon ces penseurs, la rénovation de la conscience, accomplie deux fois dans les mêmes conditions et par le même ressort moral, par le même sentiment, a dû naturellement aboutir deux fois à peu près au même résultat. Il nous reste à pénétrer les différences que voient ces analogies. C'est, dirons-nous d'abord, une théorie beaucoup trop simple et trop générale que celle qui prétend tirer du milieu social et du moment historique l'explication de toutes les créations intellectuelles, morales, religieuses. Le milieu social et le moment historique expliquent l'expansion et le succès d'une doctrine; ils n'en expliquent pas la conception, l'invention. Il faut rendre à l'individualité ce qui lui appartient. Mais, dira M. Taine, l'individualité elle-même est le résultat du milieu intellectuel; Çakya-mouni est le produit du panthéisme brahmanique, de la théorie du mal régnante dans l'Inde et de l'idée de la transmigration; Jésus est le produit du monothéisme judaïque et de l'idée messianique. Nous accordons que cela est vrai dans une certaine mesure; mais en ajoutant aussitôt que tout, dans l'individualité, ne vient pas du milieu intellectuel, que le principal facteur de l'individualité, c'est la liberté, qui n'est contenue et qu'on ne peut faire rentrer dans aucun antécédent; la liberté, principe de toute idée comme de toute réalisation nouvelle, principe du génie comme de l'héroïsme, principe de toute réaction contre le passé et le présent, contre la tradition et l'opinion. *Grands hommes* signifie *hommes libres*. Les grands hommes sont des révolutionnaires, des initiateurs, et non des représentants fournis par les circonstances à des idées dont le jour était amené par une évolution nécessaire.

La morale bouddhique est née d'une mélancolie profonde, d'une incurable tristesse, d'un pessimisme absolu. Sa physiognomie est bien en rapport avec le caractère de Çakya-mouni, tel qu'il nous apparaît dans les légendes; caractère trop vrai, trop vivant, pour être une fiction. C'est bien la morale établie par un prince poursuivi, absorbé par l'idée fixe du néant de la jeunesse, de la santé et de la vie (V. Bouddha), et qui, lassé et désabusé des plaisirs faciles et des desirs promptement satisfaits, en vient, par une réaction qui est dans la nature, à nier le plaisir comme un mensonge, à condamner le désir comme un mal. A cette négation et à cette condamnation son esprit a pu, sans doute, être conduit par la spéculation brahmanique, qui lui montrait l'origine du mal liée à l'origine du monde, la déchéance liée à l'existence, l'expiation liée à la vie; mais il est clair que c'est là une vérité qu'il a sentie dans son cœur par l'expérience, et non simplement déduite par le raisonne-